



## Revue des études slaves

LXXXVII-3-4 | 2016

Chroniques et enluminures au temps des premiers tsars

---

### Laura PETTINAROLI, *la Politique russe du Saint-Siège (1905-1939)*

Roma, École française de Rome, 2015, 937 pages

Pierre Gonneau

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/res/1034>

DOI : 10.4000/res.1034

ISSN : 2117-718X

#### Éditeur

Institut d'études slaves

#### Édition imprimée

Date de publication : 6 décembre 2016

Pagination : 518-521

ISBN : 978720405495

ISSN : 0080-2557

#### Référence électronique

Pierre Gonneau, « Laura PETTINAROLI, *la Politique russe du Saint-Siège (1905-1939)* », *Revue des études slaves* [En ligne], LXXXVII-3-4 | 2016, mis en ligne le 26 mars 2018, consulté le 07 décembre 2020.  
URL : <http://journals.openedition.org/res/1034> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/res.1034>

---

Ce document a été généré automatiquement le 7 décembre 2020.

Revue des études slaves

---

# Laura PETTINAROLI, *la Politique russe du Saint-Siège (1905-1939)*

Roma, École française de Rome, 2015, 937 pages

Pierre Gonneau

---

## RÉFÉRENCE

Laura PETTINAROLI, *la Politique russe du Saint-Siège (1905-1939)*, Roma, École française de Rome (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome 367), 2015, 937 p. ISBN 978-2-7283-1103-3

- 1 Depuis les travaux de Paul Pierling, qui s'intéressaient au début de la période moderne, il n'avait pas été donné de lire une étude aussi ambitieuse sur les relations entre le Saint-Siège et la Russie<sup>1</sup>. En plus de 900 pages serrées, érudites et claires, Laura Pettinaroli restitue un tournant dans l'histoire pontificale. On voit le « rêve russe » de la papauté, inauguré dès l'époque d'Ivan III (1462-1505) et d'Ivan le Terrible (1533-1584), prendre une intensité nouvelle, s'imposer au premier rang des préoccupations du Vatican, au point de provoquer une « saturation dévotionnelle sur la question russe » (p. 788). Ce faisant, la papauté est amenée à repenser les modes d'action de l'Église catholique dans le monde contemporain, à développer ou à renouveler son utilisation des moyens de communication de masse, son action caritative et sa doctrine sociale et politique. Croisant les approches, l'A. nous donne une histoire de la diplomatie vaticane, une histoire institutionnelle des Églises et un essai d'anthropologie religieuse sur la foi et ses pratiques. Ce livre réveille le souvenir des « prières pour la conversion de la Russie » qu'on entendait encore, il n'y a pas si longtemps, dans les églises catholiques de par le monde. Il répond à sa manière à la célèbre question de Staline : « le Vatican, combien de divisions ? »
- 2 Après un rappel sur le pontificat de Léon XIII (1878--1903) qui a renoué, entre 1880 et 1882, les relations avec l'Empire russe, rompues en 1866, l'A. ouvre son enquête en 1905, année d'ébranlement de la Russie tsariste, mais aussi d'ouverture nouvelle, avec

l'édit sur la tolérance religieuse (4/17 avril) qui libère véritablement les consciences. La recherche s'ordonne en trois grandes parties chronologiques : « 1905-1917, convertir une Russie en mutation » ; « 1917-1928 : la nouvelle Russie au cœur des préoccupations du Saint-Siège » ; « 1929-1939 : la politique russe du Saint-Siège, entre crise et spiritualisation ». La périodisation ne correspond donc pas à une histoire par règnes, même si chaque pontife romain imprime une marque personnelle à sa politique russe, qu'il s'agisse de Pie X (1903-1914), Benoît XV (1914-1922), ou Pie XI (1922-1939). L'A. prend également en compte l'action de certains hauts dignitaires de la Curie, comme le Français Mgr. Michel d'Herbigny, ou Mgr. Pacelli, le futur Pie XII. La chronologie est dictée par l'évolution de la situation en Russie, puis en URSS, mais aussi par les répercussions de la crise mondiale de 1929 qui a un impact incontestable sur les ressources de l'Église catholique.

- 3 La période 1905-1917 est dominée par un certain optimiste : « mieux connue grâce aux orientalistes, la Russie, marginale dans l'orbe catholique, s'impose comme un objectif privilégié de la papauté, alors que les recherches théologiques font de l'orthodoxie une confession relativement proche, dont le schisme pourrait être facilement résorbé ». Même si, dès 1907, les résistances des autorités se font sentir, le Vatican persévère. Privé de ses intermédiaires traditionnels par la Première Guerre mondiale, il se tourne vers de nouveaux partenaires diplomatiques, comme le Canada et les États-Unis. En 1917, c'est « dans une dynamique d'enthousiasme missionnaire, mais aussi d'incertitudes sur l'évolution politique de la Russie que le Saint-Siège aborde les révolutions » (p. 249).
- 4 Durant les années 1917-1928, l'engagement de la papauté dans les affaires russes ne se dément pas et l'amène à développer une diplomatie dynamique et innovante. Le but poursuivi n'est plus seulement la défense des catholiques d'URSS, peu nombreux du fait de l'accession à l'indépendance des anciennes provinces occidentales de l'Empire russe, mais la manifestation d'une solidarité interconfessionnelle active (p. 350). Il s'agit aussi de mieux connaître l'orthodoxie russe. Dès mai 1917, une Congrégation pour l'Église orientale, indépendante de la Propaganda Fide, est créée. En octobre suit la fondation de l'Institut pontifical oriental (p. 357-360). La famine de 1921-1922 en URSS provoque le lancement par le Vatican d'une œuvre nouvelle, la Mission de secours en Russie, formée de prêtres auxquels l'action religieuse est interdite, mais qui distribuent une aide humanitaire d'urgence. La fermeture de la mission, en 1924, et l'anéantissement des structures ecclésiastiques officielles n'empêchent pas la poursuite de négociations secrètes avec les autorités soviétiques, dans lesquelles Mgr Pacelli s'implique activement. En 1925 est créée à Rome la commission Pro Russia, sous la tutelle directe du pape. Le Vatican tente d'installer une hiérarchie d'administrateurs apostoliques en Russie et de tisser un réseau de communautés de rite oriental rattachées à Rome dans l'émigration. Les fidèles en Europe et en Amérique sont largement mobilisés sur le terrain caritatif et sur celui de l'union (p. 540-541).
- 5 Entre 1929 et 1939, une partie des hommes qui s'étaient investis sur le terrain russe est relevée de ses fonctions et les moyens financiers sont réduits. Le collège Russicum est fondé en août 1929, mais la commission Pro Russia est réorganisée sur un pied plus modeste en 1934. Au plan diplomatique, le Vatican apparaît comme une puissance faible. Ces reculs sont compensés par un usage renouvelé de la dévotion et par des prises de position beaucoup plus publiques qu'auparavant. Pie XI fait paraître une lettre ouverte, datée du 2 février 1930, qui dénonce la « terrible persécution » des

croyants en URSS et lance une « croisade de prières » dans le monde chrétien (p. 635). La mobilisation religieuse en faveur de la Russie augmente dans les années trente et c'est dans ce contexte qu'est mis en avant le « secret russe » de Fátima, alors que le lien entre les apparitions portugaises (13 mai-13 octobre 1917) et la Russie était resté quasiment invisible jusque-là (p. 785). Dans le même temps, la papauté met en forme sa condamnation doctrinale du communisme, alors qu'elle hésite encore à formuler un rejet global de ce que l'on appellera par la suite les totalitarismes. Le terme de l'étude, 1939, est l'année de tous les paradoxes. Alors que le catholicisme était à peu près totalement anéanti en URSS, il renaît subitement par les effets du pacte Molotov-Ribbentrop. L'accord germano-soviétique fait en effet basculer dans l'orbite soviétique plus de 23 millions de personnes, dont 8 millions de catholiques. Pour reprendre les mots du père Charles Bourgeois : « la Russie vient à nous » (p. 790). Ici, on serait tenté de mettre en rapport le livre de L. Pettinaroli et celui de Sabine Dullin sur la frontière soviétique<sup>6</sup>. Quand elle est mince, comme en 1917-1920 où les confins occidentaux de l'URSS coïncident presque avec ceux de la Russie des premiers Romanov, les espoirs d'influence romaine sont quasi-nuls. Au contraire, quand elle s'épaissit, en reprenant possession d'une partie de la Finlande, des Pays Baltes, d'une moitié de Pologne et de la Moldavie, ou quand (en 1945-1948) elle englobe les démocraties populaires, le catholicisme se retrouve, tel Jonas, dans l'estomac de la baleine soviétique.

- 6 Comme l'A. le souligne, il faut bien comprendre que la papauté agit à au moins quatre titres : en tant que puissance internationale cherchant à s'imposer comme interlocuteur de l'État russe, en tant que tête pastorale, soucieuse de protéger l'Église locale et de définir une stratégie missionnaire cohérente dans l'espace russe, en tant que juridiction suprême et source du droit canon, et enfin en tant que magistère romain, amené à se positionner théologiquement face au christianisme orthodoxe, mais aussi à alerter les catholiques du monde entier sur les doctrines politiques hostiles à la foi (p. 793). La politique de « négociation obstinée sur des objets très modestes » peut paraître peu productive à court terme, mais elle sera une expérience utile : on y perçoit certainement les prodromes de la politique des « petits pas » à l'égard des régimes communistes qui sera pratiquée à partir des années soixante (p. 794). On constate aussi une interaction féconde, ou un espoir de régénération mutuelle. Le catholicisme se voit comme une force capable d'apporter au christianisme russe de quoi sortir des ornières d'une Église aveuglément nationale : une liberté par rapport à l'État capable de conjurer le césaropapisme, une capacité d'organisation susceptible de résoudre les défis sociaux. En retour, il espère puiser dans la Russie rurale, traditionnelle, mystique, mariale, monastique, des richesses pour revivifier le catholicisme européen en proie à la sécularisation (p. 797). Cette attitude est peut-être en partie d'origine française. Outre d'Herbigny, bien étudié par l'A., on pense à des « slavophiles français » en contact étroit avec l'émigration russe (Teilhard de Chardin, Maritain, voire Mauriac).
- 7 Inévitablement, la somme d'informations et la moisson d'idées apportées par l'A. conduisent le lecteur à en vouloir encore davantage. Si les idées et les initiatives, parfois contradictoires, de la partie catholique sont parfaitement exposées, on n'est pas toujours aussi renseigné sur le camp russe et soviétique. Se contente-t-il d'une attitude purement réactive, pragmatique, ou bien élabore-t-il, au fil du temps, une véritable politique vaticane ? On souhaiterait aussi des comparaisons plus systématiques, pour mieux comprendre la place de la Russie dans la vision du monde de la papauté. Par exemple, si « la persévérance du Saint-Siège » dans l'action diplomatique, même

infructueuse, est « justifiée par l'importance stratégique et missionnaire du catholicisme de Russie » (p. 150), la Chine n'offre-t-elle pas des perspectives analogues, voire plus séduisantes encore ? C'est ce que suggère l'évocation de « l'élan missionnaire en Asie » (p. 249). Par ailleurs, l'A. elle-même suggère (p. 799) que l'interaction, ou la concurrence de la politique russe du Vatican avec les initiatives anglicanes et protestantes doit être approfondie. La Bible society, qui a activement cherché à faire pénétrer des bibles en russe dans l'espace soviétique mériterait d'être plus particulièrement prise en considération. Enfin, dans la perspective du glissement progressif de la défense de la liberté religieuse à la défense des droits de l'homme, il faut certainement faire des rapprochements avec l'action de la Croix rouge et approfondir le lien entre la politique vaticane et la diplomatie des États-Unis qui, plus que les pays d'Europe, n'hésitent pas à faire de la liberté religieuse un objet de négociation avec les Soviets.

---

## NOTES

1. P. Pierling, *la Russie et le Saint-Siège : études diplomatiques*, Paris, Plon, 1896-1912, 5 vol.
  2. S. Dullin, *la Frontière épaisse : aux origines des politiques soviétiques, 1920-1940*, Paris, EHESS, 2014.
- 

## AUTEURS

**PIERRE GONNEAU**

Université Paris-Sorbonne – EPHE